

1

Maria lui avait préparé des boules de picoulat, accompagnées de riz et d'aïoli. C'était son plat favori. Il s'était installé à son bureau, dans ce qu'il appelait sa caverne d'Ali Baba et s'apprêtait à regarder, sur Arte, une émission sur le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion. Sa femme de ménage, depuis bientôt dix ans, connaissait bien ses goûts culinaires : les boules de viandes étaient croustillantes à l'extérieur, juteuses à l'intérieur. Les premières bouchées lui procurèrent un plaisir proche de l'extase. Dehors, un joli soleil luisait dans un ciel crémeux. Il se préparait à les déguster, quand le téléphone retentit. Bousquet grogna et laissa choir bruyamment ses couverts dans l'assiette.

– Oui, docteur Bousquet...

– Bonjour docteur, Du Baylac à l'appareil... Je vous appelle parce que notre fils a fait un malaise...

– Votre fils ?

– Nous n'en avons qu'un : Geoffroy...

– Il a perdu connaissance ?

– Oui... Mon épouse et moi l'avons entendu tomber dans sa chambre, au dessus ; nous sommes montés ; il était sur le sol, sans connaissance... Nous lui avons donné un peu d'eau et il a rapidement repris conscience...

– Il s'est blessé, en tombant ?

– J'allais vous le dire : son coude est devenu énorme...

– Je passerai avant mes consultations de 14 heures... à tout à l'heure...

Il était midi. Bousquet avait le temps de terminer ses boules de picoulat et de regarder une partie de son émission. Il connaissait peu les Du Baylac, mais c'étaient des patients. Ils habitaient un énorme mas à la sortie d'Alénia, le village à côté de Cabestany où exerçait Bousquet. On appelait le mas des Du Baylac : « le château », bien qu'il n'en eût pas l'allure. Une tour carrée à chaque extrémité, complètement mangée par le lierre lui donnait malgré tout un aspect médiéval. Le corps principal avait été, bien plus tard, percé de multiples fenêtres, ce qui donnait à l'ensemble un aspect moins austère, plus insouciant. Devant la demeure rampait un marais où croupissait une eau verte pleine de vie et de mystères.

Bousquet gara sa Peugeot et emprunta un ponton qui enjambait une forêt de roseaux.

– Ah ! docteur ! c'est vous... entrez...

Monsieur Du Baylac avait encore du gras autour de la bouche, la serviette en cravate et souriait. Il paraissait avoir oublié la visite de son médecin.

– Vous ne deviez pas passer ce soir ?

– Non, non : je vous avais dit avant mes consultations de 14 heures...

Madame Du Baylac surgit du salon.

– Docteur ! comme c'est aimable de vous être déplacé...

Comme souvent dans les milieux aisés, les compliments étaient exagérés et insistants : ils conservaient même dans le ton utilisé une pointe de mépris ; en tout cas, ils sonnaient faux.

Bousquet suivit la maîtresse de maison, emprunta un escalier monumental, arpenta des couloirs très larges et très hauts, couverts d'anciennes tapisseries et arriva à la chambre de Geoffroy. Madame Du Baylac prit la peine de frapper à la porte.

– Geoffroy, chéri... le docteur est là...

Bousquet entendit un grognement d'ado. La chambre de Geoffroy était très grande, plus grande que son cabinet médical. C'était un étrange mélange d'ancien et de moderne, ou plutôt de tradition et d'anti-tradition : sur le linteau de la cheminée en marbre trônait un crâne humain et au dessus, à la place du trumeau avait été scotché un poster d'un groupe de musique noire et satanique. Le sol était couvert de tapis d'Irak en soie et de peaux de chèvre.

Geoffroy regarda à peine le médecin entrer. Il jouait à la Play à un jeu de guerre où les têtes volaient en éclat et où les cervelles dégoulaient sur le sol.

Bousquet demanda à madame Du Baylac de sortir un instant.

– Qu'est-ce qui s'est passé, Geoffroy ? demanda-t-il en sortant son stéthoscope et son tensiomètre.

L'adolescent était très mince, presque maigre. Ses yeux étaient cernés de brun, comme maquillés ; ses lèvres carminées retenaient parfois un éclat de soleil et tranchaient avec la pâleur de son visage.

– Franchement, docteur, je ne me souviens de rien. Rien du tout. J'étais sur Facebook, sur mon ordi portable. Je me suis levé pour aller aux toilettes et après : plus rien. Quand je me suis éveillé, ma mère me donnait à boire, j'avais un peu de sang dans la bouche, j'avais pissé dans mon futa et mon coude gauche me faisait très mal...

L'adolescent avait répondu à Bousquet sans quitter des yeux l'écran de télévision.

– Tu peux mettre en pause, s'il te plaît : je vais t'examiner...

L'examen fut minutieux ; Bousquet avait le temps d'ici sa consultation de 14 heures.

– Alors docteur, c'est grave ? fit Geoffroy avec un rictus assez laid.

Sa mère venait de ressurgir dans l'antre de son fils et c'est à elle que Bousquet s'adressa.

– J’ai prescrit à Geoffroy un bilan à faire : une prise de sang ; mais je pense qu’il serait utile qu’il fasse un électroencéphalogramme ; si celui-ci montre des anomalies, un scanner cérébral serait souhaitable...

Madame Du Baylac était devenue moins théâtrale. L’inquiétude pour la santé de son fils la rendait plus humaine.

– Que craignez-vous, docteur ?

– Les symptômes qu’a présentés Geoffroy évoquent une crise d’épilepsie... Les examens le confirmeront probablement...

– Duchatel consulte cet après-midi ? demanda madame Du Baylac à son époux.

Bousquet comprit que Duchatel était un neurologue de leurs connaissances qui exerçait à l’hôpital de Perpignan.

– Vous pensez avoir un rendez-vous rapidement ? demanda t-il.

– Jean-Philippe et moi faisons quelques trous ensemble le samedi après-midi, au golf de Saint-Cyprien... expliqua fièrement Du Baylac ; dans le monde d’aujourd’hui, il vaut mieux avoir un important réseau d’amis...

– ...Et c’est vrai que de nos jours, il vaut mieux avoir des connaissances que des compétences... pensa Bousquet en le fixant méchamment.

Bousquet préférait souvent exprimer son désac-

cord mentalement qu'à haute voix. Ce qui était pour les autres de la lâcheté ou de l'hypocrisie était pour lui une forme de délicatesse.

Il rejoignit son cabinet de Cabestany et s'installa à son bureau de l'étage. Avant d'entamer ses consultations de l'après-midi, il éprouva le besoin de se détendre. Il cueillit quelques feuilles de son « plant de tomates » et, avec une dextérité hallucinante, confectionna un énorme joint qu'il alluma. Pendant qu'il savourait les bouffées de l'âcre fumée, il s'amusa à contempler sa « caverne d'Ali Baba ». Des étagères et des rayons de livres et d'objets couvraient presque complètement les quatre murs de la pièce. Les objets avaient été collectés lors de ses différents voyages autour du monde : une tête réduite d'Amazonie, un canope égyptien, une statuette aztèque du Mexique... Des souvenirs en bibelots ; des images aussi ; des femmes qu'il avait serrées contre lui sur d'autres continents... Affalé sur son siège, il se sentait un vieux loup de mer, aventurier fumant la pipe, une femme dans chaque port... Une torpeur enveloppa son esprit ; il sentit une sorte de fourmillement s'installer dans son bassin.

– Merde ! deux heures moins dix !

Bousquet écrasa son joint, prit sa mallette et descendit à son cabinet, au rez-de-chaussée. Il entendit le brouhaha de la salle d'attente, les chaises grincer, des enfants piailler. L'après-midi s'annonçait chargée.

Non seulement, elle le fut mais il sembla au docteur Bousquet que toute la misère, toute la souffrance de l'être humain sur terre était venue ramper ce jour-là jusqu'aux deux chaises campées devant son bureau.

– Mon frère est mort la semaine dernière... 46 ans ! Cancer du poumon ! Il ne fumait pas, il ne buvait pas : un homme bon comme le pain...

– Ce n'est pas courant, en effet, risqua Bousquet, en général...

– ...Quand je pense à tous ceux qui fument, qui boivent et qui continuent de nous emmerder à plus de quatre-vingts ans... ajouta le patient en serrant les dents et en pensant manifestement à quelqu'un en particulier.

– S'il est un domaine où l'égalité n'existe pas, c'est bien celui de la santé...

Souvent, Bousquet égrenait sa consultation de phrase comme celle-ci : simple, généraliste, un peu proverbiale, qui lui permettait d'être compatissant sans pour autant être trop fusionnel sur le plan affectif.

Les patients se succédaient.

– Docteur, vous vous souvenez, j'avais du sang dans les selles ; vous m'aviez demandé de faire une coloscopie et un bilan ; apparemment, ce n'est pas très bon...

Bousquet observait les comptes-rendus et les

échographies : adénocarcinome colique, multiples métastases hépatiques...

– Je ne vois plus ma fille depuis dix ans...

– Il serait temps de la rappeler...

Parfois, c'était de nouveau la vie qui filtrait avec des jeunes qui venaient pour un simple certificat médical. Puis à nouveau l'humanité qui porte sa croix :

– Mon fils est décédé le mois dernier dans un accident de scooter, à Villeneuve de la Raho...

Que peut-on répondre à ça ?

Téléphone :

– Docteur, avez-vous reçu mes analyses ?

– Oui. L'hépatite C'est toujours présente et active dans votre foie. Il faudra revoir le gastroentérologue et peut-être prévoir un traitement par de l'interféron...

Et à nouveau des patients, des patients et encore des patients. En attente d'un traitement, d'un réconfort, d'une parole apaisante, d'un mot...

En fin de journée, Bousquet ressentit une grande lassitude, accompagnée d'une sueur froide qui lui parcourut l'échine durant quelques minutes. Etait-ce la fatigue de cette rude journée ? La faim ? Le joint de tout à l'heure ?

A dix huit heures trente, le téléphone retentit à nouveau. Bousquet ne reconnut pas tout de suite monsieur Du Baylac, dont la voix était sépulcrale.

– Docteur Bousquet ? Geoffroy a vu Duchatel cet après-midi. Il a fait un scanner cérébral. Pourriez-vous repasser après vos consultations de l'après-midi ?